

## II

### AÏEUX PATERNELS

Les renseignements généalogiques concernant la famille MONOD ne remontent qu'à Jaques MONOD, qui, vers la fin du seizième siècle, quitta le pays de Gex pour s'établir en Suisse. On ignore le motif de cette translation. Il y a lieu de croire que, le pays de Gex, qui faisait partie de la Suisse, ayant été incorporé à la France par Henri IV, Jaques aura préféré reprendre sa qualité de Suisse en venant s'établir dans ce pays. Il vint habiter Vuillerens, dans le canton de Vaud, épousa Claude PECLARD et fut reçu bourgeois de Vuillerens.

Son fils André quitta Vuillerens en 1622, s'établit à Vevey et épousa Marguerite GONDOUX.

Abraham CHRISTIN, fils du précédent, né en 1642, s'établit à Morges et épousa Jeanne MEGRIER.

Il eut lui-même deux fils : Jean-François et David-Bernard, qui ont donné naissance, le premier [42] à la branche suisse, le second à la branche française de la famille MONOD.

La branche suisse est restée à Morges et a été représentée successivement par :

Jean-François, né en	1674
Emmanuel	1720
Béat-Henri	1753
Henri-Emmanuel	1783
Henri-Théodore	1807
Edouard	1834

Cette branche, qui a fourni des landammans, des officiers, un député à la Diète, et dont un membre qui a émigré en Russie a été fait noble par Alexandre I<sup>er</sup> est encore en pleine prospérité. Un de ses membres s'est marié, il y a quelques années, à une demoiselle appartenant à la famille HENTSCH, de Genève.

La branche française commence avec David-Bernard MONOD. Né à Morges vers 1672, David-Bernard obtint la permission de s'établir à Genève à titre d'*habitant* pour exercer la profession de marchand. Il fut reçu *bourgeois* le 10 juin 1703, au prix, fixé par le Petit-Conseil de Genève, de quatre mille florins, plus dix écus pour le Conseil, dix écus pour la bibliothèque, deux fusils et deux gibecières pour l'arsenal.

Ce détail prouve que le titre de citoyen de [43] Genève était fort recherché, que la ville savait en tirer parti et aussi que le commerce de David avait prospéré, car il s'agissait d'une somme assez forte pour l'époque.

Il est à noter que, dans cet acte, le nom de MONOD est écrit MONOT, tant l'orthographe était alors peu respectée en ce qui concernait les noms.

David avait perdu sa première femme lorsqu'il n'était encore qu'*habitant* de Genève et était resté veuf avec un fils, Jean-Augustin, né en 1704 et mort jeune.

Il se remaria le 25 juillet 1705 avec Louise HURTE BINET après la mort de laquelle il épousa, le 30 août 1711, Jeanne-Marie KORN, dont le père, pasteur de l'Église réformée

allemande qui existait à Genève depuis 1665, lui-même originaire de Brème, avait été honoré de la qualité de bourgeois de Genève sans bourse délier.

De cette troisième union, David eut d'abord trois filles qui ne se marièrent pas, et enfin, en 1717, un fils, Gaspard Joël, qui survécut seul à toute sa famille et donna naissance à Jean MONOD, le père des « Douze ».

Gaspard Joël embrassa la vocation pastorale, peut-être à l'exemple de son grand-père Korn. Il fit ses études à Genève. A la suite d'un dernier [44] examen, en décembre 1741, la vénérable Compagnie, en lui conférant le titre de pasteur, lui recommande la simplicité dans ses prédications. En 1742, le 2 janvier, il fut consacré. En 1745, il était lecteur des prières à l'église de Saint-Pierre à Genève. En 1746, il accepta la place de précepteur dans une famille distinguée de Hollande.

En 1759, les Anglais s'étant emparés de la Guadeloupe, Joël obtint la place de chapelain du gouverneur anglais et de pasteur de l'Église réformée française à la Guadeloupe. Après un ministère de trois ans et demi, pendant lequel il se concilia à un haut degré l'estime et l'affection de son troupeau, il fut obligé de quitter l'île, retombée au pouvoir des Français. Il comptait son séjour à la Guadeloupe parmi les plus heureuses époques de sa vie. Son traitement était de 120 l.st. avec assurance d'une pension viagère de 60 l.st. si l'île était reprise par les Français.

A son retour en Angleterre, il fut nommé recteur de Huntingsfield et Cookley dans le comté de Suffolk. Il se fit remplacer, comme c'était l'habitude, par un suffragant et revint à Genève en 1764. On lit dans le registre de la Compagnie que, dans la séance du 2 mars 1764, M. de la Rive a annoncé le retour de M. le pasteur MONOD et proposé à la Compagnie de lui donner à manger, [45] c'est-à-dire de lui offrir un banquet, ce qui fut agréé.

Ce fait prouve que, malgré ces dix-huit ans d'absence, Joël n'avait pas été oublié des amis qu'il avait laissés à Genève.

Il se maria quelque temps après son retour (1763) avec Suzanne Madeleine PUERARI, et devint, par ce fait, propriétaire du petit domaine d'Ambilly, situé en Savoie, près de Genève, appartenant à son beau-père. De cette union naquirent trois enfants : Jean, mon père, en 1765, Gérard en 1768 et Elisabeth en 1769.

Ma grand'mère étant une PUERARI, les MONOD sont donc directement parents des PUERARI. Ils l'ont été plus tard collatéralement, comme il a été dit plus haut, par le mariage en 1798 de Marc Nicolas PUERARI, professeur à Copenhague, avec Jeannette, fille d'ESCHAUZIER, marié à Louise DE JONCOURT.

Les PUERARI étaient une famille noble de Crémone qui, l'une des premières, est venue s'établir à Genève après avoir embrassé la Réforme. Elle a fourni à Genève des professeurs, des magistrats, des militaires et un médecin qui était aussi professeur de philosophie.

Les chefs de famille se faisaient appeler PUERARO à l'époque de leur installation à Genève au seizième siècle. Ce n'est qu'au début du dix-septième siècle [46] qu'ils ont renoncé à cette habitude et que le nom de PUERARI a été définitivement fixé.

Le médecin indiqué ci-dessus s'appelait Daniel PUERARI. Parmi ses enfants se trouvait Gabriel, capitaine au service de l'Angleterre, qui a été le grand-père de Suzanne Elisabeth, femme de Joël MONOD. Marc Nicolas, déjà nommé, a eu quatre enfants : Frédéric, Jeannette,

Emilie et Alfred. Ils sont morts tous les quatre. Frédéric seul s'est marié et a eu trois enfants, dont deux filles qui sont devenues M<sup>me</sup> Eugène DE MORSIER et M<sup>me</sup> Eugène RISLER, et un fils, Eugène PUERARI, maintenant associé de son oncle M. MIRABAUD, banquier à Paris<sup>6</sup>.

Rentré dans sa patrie, Joël MONOD ne reprit pas la carrière pastorale. Il consacra ses loisirs à l'éducation de ses enfants et à la culture des sciences et des lettres. Il fit paraître quelques articles estimés dans la *Bibliothèque raisonnée* et dans la *Bibliothèque des sciences*.

Il a publié de nombreuses traductions de l'anglais : *Lettres et négociations de Dudley Carleton* ; *Henriette Courtney*, roman qui eut un grand succès ; et la [47] partie imprimée de l'ouvrage intitulé *the World* (le Monde). Mais sa principale traduction est celle du roman de RICHARDSON, *Sir Charles Grandisson*, en 7 vol. in-12° (1757), dont une seconde édition en 7 vol. in-8° a paru en 1764. Cette traduction est bien supérieure à celle de PREVOST, qui a rendu l'œuvre de Richardson méconnaissable par ses retranchements.

Mon père, qui a consacré à mon grand-père un court article dans la *Bibliothèque universelle*, dit en finissant qu'il a laissé un nom plus cher à sa famille que célèbre dans la postérité.

Gaspard-Joël MONOD est mort d'apoplexie à soixante-cinq ans, le 14 avril 1782, à Ambilly.

Ma grand'mère MONOD-PUERARI est morte en 1799 à Copenhague, où elle était allée rejoindre son fils Jean, mon père.

Mon oncle Gérard ne s'est pas marié ; il n'avait pas de profession. Mon père qui avait acheté à sa sœur la part qui revenait à celle-ci dans la propriété d'Ambilly, avait confié la gestion de ce domaine à son frère ; celui-ci s'en acquitta de telle façon que mon père fut obligé d'envoyer à Genève son fils Edouard pour payer les dettes de Gérard. La vente d'Ambilly n'y suffit pas ; papa dut compléter la somme nécessaire et constituer une pension à son frère. Celui-ci mourut à Genève en 1836. [48]

Elisabeth, ma tante, a épousé en 1802 M. DE COUTOULY, Français noble qui, à ce titre, a émigré lors de la première révolution française et est venu s'établir avec sa femme à Copenhague, où il est mort en 1805, avant la naissance de son fils Charles. Il avait eu en 1803 une fille, Soucky, qui est morte en 1807.

Charles DE COUTOULY, qui avait embrassé la carrière pastorale et qui est mort en 1845, avait épousé, en 1835, Henriette SERRE, née en 1814, et en avait eu six enfants dont quatre fils. Deux sont morts et les deux survivants servent le gouvernement français, l'un comme ambassadeur en Roumanie, l'autre comme consul au Cap. Des deux filles, l'une est morte à l'âge de deux ans, la seconde a épousé M. DUPIN DE SAINT-ANDRE, pasteur de l'Eglise réformée de Tours. M<sup>me</sup> veuve DE COUTOULY est établie à Tours, auprès de ses enfants DUPIN DE SAINT-ANDRE.

---

<sup>6</sup> Une sœur de Marc-Nicolas PUERARI, Antoinette-Jeannette, épousa, en 1786, Georges GAUSSEN, qui fut le père de Louis, de Paul et de Sophie GAUSSEN. Louis GAUSSEN, professeur de théologie à Genève, n'a laissé qu'une fille, Caroline, qui a conservé avec notre famille les relations les plus affectueuses.